

Lundi 29 octobre 2018

Bonjour

Ayant pris connaissance de votre note de lecture sur mon ouvrage qui est parue dans l'Année sociologique, il n'entre pas dans mes intentions de contester votre perspective même si je considère que vous êtes dans l'erreur en pensant que je défends une « thèse psychanalytique » sur Weber : je suis bien incapable de dire ce que ces termes signifient. Que vous ne partagiez pas la mienne, c'est évidemment votre droit le plus entier et je le respecte. Mais cela ne vous autorise pas à dire des choses erronées. Laissez-moi vous le démontrer à partir de deux perspectives : celle de l'interprétation ; celle des données de fait.

I. L'interprétation

1. Mon travail n'est pas orienté, comme vous l'affirmez par les deux lettres indiquées. S'il s'ouvre bien sur la lettre en date de 1873 relatif au contrat de mariage à Marianne (qu'il ne respectera pas), il se clôt non pas sur celle du « protocole du servage » (à Else janvier 1919, p. 370 de mon ouvrage) que vous avez choisie pour les besoins de votre propre construction, mais sur celle datée de juin 1920 (p. 390) : Marianne l'adresse à cette même Else pour lui déclarer deux choses : son amour sans limite à Max qui, à la même heure, agonise ; son indéfectible amitié à Else dont elle sait qu'elle a été la maîtresse de son mari. Si j'ai adopté cette polarité, c'est pour mieux opposer les déclarations emphatiques de Max à sa future compagne et la réalité de l'amour de Marianne que nombre de commentateurs, à commencer par Jaspers et bien d'autres aujourd'hui, réduisent à peu de choses sans vouloir l'examiner. L'autre figure de ce travail, ce n'est donc pas tant sa mère ou sa maîtresse que tout simplement sa femme.

2. **La sexualité.** Appelons un chat, un chat comme dit Freud et quand il est question d'érotisme parlons de sexualité, ce sera plus franc.

3. **La maladie.** Il en va de même pour la « neurasthénie ». Qui donc emploie encore ce terme ? la maladie de Weber a été terrible : pollutions nocturnes et diurnes ; échec sexuel ; insomnies prolongée et épuisements profonds ; aphasie puis abasie. Il en viendra même plus tard, en 1909, à penser à sa propre castration. Ce sont les composantes que Freud met au cœur de ce qu'il analyse et nomme au même moment (les années 1897-1900) la névrose d'angoisse. C'est cette concomitance qui est frappante. Pas davantage.

4. **Une lettre d'amour.** Tout est certes affaire d'interprétation dans la lecture de pareille lettre. Aussi peut-on n'être pas d'accord avec la mienne concernant ce que je nomme le « protocole du servage » mais on ne peut pas raisonnablement le réduire, comme vous le faites, à « l'humour » de Weber qui, dites-vous, « n'en manquait pas ». Si ce devait être de l'humour, alors cela signifie-t-il qu'il faut compter à ce titre la mention de la trace visible sur son bras laissée par la morsure d'Else ? De l'humour encore, ses références à sa « déesse » ? Encore, son attitude de prière « les mains jointes de bas en haut » vers elle ? Encore, la confusion des différentes « Hélène » (sa soeur, sa mère, Else et celle de Troie) ? etc. J'ajoute que je ne partage en rien les opinions de ceux qui parlent trop rapidement de la « passivité » de Weber dans le sens du « masochisme » (die Welt a publié un article sur Weber à ce sujet, inutile à citer, et de même Radkau). Cette passivité est à interpréter selon moi en fonction de la défaite allemande en 1918, comme revers actif de la tension de la volonté. Je n'y mêle aucune dimension morale, tout au contraire.

5. **La guerre.** Je ne reviendrai pas sur le couple sexualité et guerre, et par conséquent sur le constat de ceux (vous en êtes) qui, en écartant toute référence à la sexualité, écartent également toute un pan de l'engagement du sociologue sinon pour nous offrir la vision d'un Weber « national » et surtout pas « nationaliste » ; et comble, jugent qu'il convient de faire débiter l'analyse de ses engagements à partir de décembre 1915. Se trouvent ainsi laissées de côté non seulement son expérience au Lazaret mais surtout toute la correspondance qui s'étend d'août 1914 à décembre 1915. Exit les déclarations sur « le viol formel de la Belgique ». Exit aussi ultérieurement, ses positions impérialistes, voire extrémistes (cf

ce qu'il écrit sur la Pologne, les territoires perdus en 1918, l'appel au meurtre, etc). Exit toute cette partie de la correspondance qui révèle un très large pan d'un Weber inconnu aux lecteurs non germanophones (et germanophones également). Pour en rester à Freud, qui peut penser qu'on peut se passer de sa correspondance pour le comprendre et l'analyser ? J'ose une réponse : Onfray. Cqfd.

6. Dernier point : **l'enthousiasme pour la guerre**. Selon vous, il ne se trouverait que dans la correspondance ! Mais, outre que c'est faux (cf les textes de 1915/1916, notamment « An der Schwelle...et l'on doit même ajouter les passages sur la mort fantasmée dans la guerre qui parsèment la Considération intermédiaire), c'est bien pour cela que la correspondance est si importante au lecteur de Weber ! « Der Krieg is gross und wunderbar », ce n'est pas un emballement passager d'août 1914. Il le répète huit fois, jusqu'à la fin 1915. (Serait-ce de l'humour de répétition ?). Au-delà du fait que je consacre tout un chapitre à ses lettres de condoléances qui témoignent de son penchant à l'attitude prophétique (vous ne dites rien là-dessus), toute la question est de savoir si l'on doit s'appuyer ou non sur la correspondance disponible. Vous, vous pensez que non. C'est pourquoi vous réussissez le tour de force dans votre récent livre sur Weber et la guerre de ne jamais citer ces lettres ou si peu, jamais sa relation à Else (ne parlons pas de Mina), jamais son antipolonisme. Vous éliminez toutes ces très désagréables réalités au profit d'un engagement qui se voudrait utile aux stratèges allemands, et dont Kaube a pour le coup raison de le comparer à la posture d'un général de bistro. Il est vrai que dans un précédent commentaire sur plusieurs volumes de la correspondance vous ne mentionnez pas davantage les (très nombreuses) lettres touchant sa relation tant à Mina qu'à Else, au seul motif de leur caractère privé. Mais si elles avaient dû rester de cet ordre et ne pas être livrées à l'interprétation, pourquoi donc les a-t-il conservées ? Plus exactement c'est Else qui les a gardées par devers elle durant plus de quarante ans. Elle lui avait demandé de brûler ses propres lettres à elle. Lui, ne lui a jamais fait cette requête. Pourquoi ? Par humour ?

II. Venons-en aux erreurs de fait.

« **La bonne** » qui serait la mère selon « certains interprètes » : C'est Jaspers qui l'a dit, en référence au document écrit par Weber lui-même et que Marianne a détruit. Baumgarten le répète. Mintzman et Radkau, également. Je les cite.

« **horrible** » : c'est Weber qui emploie le terme, pas moi ! et le met lui-même entre guillemets. P. 401 : ...und habe dabei gar nicht das Gefühl von etwas « Furchtbarem », dass schlechthin gar nichts « Menschliches » mir fremd ist und war ». Ce passage, et plus généralement toute cette lettre, est remplie de guillemets et d'italiques qui témoignent de la difficulté de Weber à traiter du sujet de l'inconscient.

« **La locomotive** » : j'ai repris le raisonnement de Baumgarten qui insiste sur le sentiment de fragilité ressenti par Weber et je le cite. Marianne également fait mention de cette phrase et la met en relation avec la passion pour le chemin de fer qu'avait Max lorsqu'il était enfant (p. 35).

« la lutte conduite par le fils contre l'autorité paternelle et la dénonciation de l'impuissance volontaire des pères » : Je ne fais que reprendre la thèse de Bendix et je le cite.

Le rapport à sa mère dans la commande sur l'étude du Verein für Sozial politik en 1892 : voir Marianne, les pages sur Naumann et les Agrarfrage, pp. 140-145.

« Weber aurait affirmé » dites-vous. Non, Weber n'« aurait » pas « affirmé ». Il l'affirme en écrivant « si j'ai écrit.. » etc. Et vous ajoutez : « mais Weber n'y dit pas du tout que c'est pour cette raison qu'il a écrit ce texte ». Et là on entre dans votre interprétation. Œillères pour œillères....

La référence à **Baxter** n'enlève rien au fait que c'est Weber qui assemble ces différentes phrases.

Le lien entre la définition de **l'idéal-type et la chose militaire**, je vous renvoie W&G, 5^{ème} édition, p. 3 et p. 10, en français, p. 31, 32 et p. 51.

Concernant les **idéal-type** (ou idéaux-types comme on voudra) **des bordels**. Votre note 10 est redondante par rapport à ce que j'écris puisque je cite exactement Weber. Je ne m'y arrête pas. Comme je ne m'arrête pas davantage sur votre remarque qui met en question le parallèle souvent établi entre la rationalité la plus élevée, la culture la plus haute, l'État le plus développé, dont l'Allemagne dans le temps de la guerre serait l'apothéose, et dont Weber se fait une nouvelle fois (par rapport à un long débat allemand) le porteur.

Le racisme : L'expression que je cite de Marianne concernant les Noirs ne vise nullement à donner à penser que les Weber sont racistes, seulement qu'ils reflètent l'eurocentrisme typique de leur époque (et pas seulement d'elle). Cela rejoint l'antipolonisme de Max qu'il conservera toute sa vie. Comment interpréter, par ailleurs, ce qu'il dit à sa mère le 13 avril 1915 à propos des « nègres du Sénégal » incapables de comprendre l'exigence allemande de l'honneur et de la culture ? Au minimum, comme un excès... Mais vous ne le mentionnez pas. Cela posé, les discours qu'il a prononcés au Premier et au Second congrès de sociologie allemande de 1910 et 1912 me sont connus. Il y dénonce tout racisme anti noir avec la plus grande vigueur.

L'antisémitisme : je dis *expressis verbis* qu'il ne l'est pas (note 44 p. 236). En revanche, oui, Marianne a brûlé le document dans lequel il réprouvait la nomination en 1919 de citoyens juifs dans la commission chargée d'évaluer les responsabilités dans le déclenchement de la guerre.

Donc Marianne a détruit ce document donnant à penser **l'antisémitisme** de Max : Mommsen l'affirme dans son ouvrage (p. 414, note 171) et conclut qu'il ne s'agissait pas d'antisémitisme mais de prudence politique. Roeth, quant à lui, parle à ce propos d'un « affect antisémite » de Weber dans son ouvrage sur la famille Weber (p. 472). Egalement Hans Liebeschütz, dans son ouvrage datant de 1967 sur le judaïsme (p. 325). Manifestement vous reléguez Mommsen aux oubliettes, au même titre que Bendix ou Roeth (sans parler de Liebeschütz). Dans mon prochain ouvrage à paraître (*Freud, Weber*, Éditions Hermann, mars 2019), je consacre un chapitre entier à démontrer que Weber n'est ni raciste, ni antisémite et que l'affaire est beaucoup plus complexe au regard des thèses qu'il développe dans son ouvrage, *Le Judaïsme antique*. Elle est à comprendre en fonction de sa vision du « peuple paria » et de la politique « assimilationniste » allemande que favorisait Weber.

Haine de la nation ? Absolument pas ! En revanche, rejet de l'action politique, oui, et c'est ce que j'écris.

Enfin, à vous suivre, je prendrais « *la soumission pour point culminant de la trajectoire de Weber* ». En aucune manière. Le point culminant de cette trajectoire, c'est, dans la correspondance, les fantasmes développés autour de **Tristan** et la fusion dans la mort vers laquelle tout le ramène : la mort de sa mère, puis celle de sa sœur, préludes à d'intenses rêveries, sa paternité fantasmée etc, en lien avec la découverte de la jouissance avec Else, le tout sur fond de la défaite allemande.

J'arrête là. Décennies pour « décennies en arrière », tous vos commentaires me font finalement penser à ce que disait Heidegger à ses étudiants : « Aristote est né, il a travaillé, et mourut. Et maintenant étudions les œuvres ! » .

Avec mes salutations.

François Bafuil